



MUSIQUE

T/ ARNAUD ROLLET  
P/ TIMOTHY SACCENTI

RONE

IN 19

# WONDER- LAND

Le temps de digérer son *Tohu Bohu* onirique de 2012 que Rone se rappelle déjà à notre bon souvenir. Avec *Créatures*, son troisième album, le sosie lointain de Harry Potter livre une galette où la frénésie des dancefloors s'estompe pour laisser place à de malicieuses chansons entonnées par des guests bien

sentis. Il faut dire que Rone a quitté le brouhaha berlinois pour composer au calme (et avec sa petite famille) à Dreux. Forcément, ça change. De retour sur Paris pour on ne sait combien de temps, le prodige cause paternité, insomnie et rencontres. De musique finalement.



**Tu as justement fait le très bon *Calice Texas* où, en plus de la voix de Bachar Mal-Khalifé, on retrouve celle d'Alice.**

Je me disais déjà que ce serait un morceau pour elle, une berceuse. Pendant la création, elle était vraiment à côté de moi, en train de faire des petits gazouillis. J'ai sorti un micro, l'ai enregistrée puis intégrée dans ma composition. J'ai utilisé ma fille comme un synthé !

**C'est aussi la première fois que tu as de « vraies chansons françaises » avec Daho (*Mortelle*) et François Marry de François & The Atlas Mountains (l'excellent *Quitter La Ville*). C'était une réelle volonté ?**

Je ne me suis pas « battu » pour avoir de la chanson française, il s'agissait plus de belles rencontres. Daho était venu vers moi pour que je remixe son morceau *En Surface* à l'époque où je commençais l'album. Je m'étais alors promis de me focaliser uniquement sur le disque et de refuser le reste, parfois à contre-cœur. Mais quand il m'a contacté, j'ai accepté. Dans la foulée, je lui ai demandé de chanter sur mon album. Ça s'est fait simplement, comme avec François. Par contre, je dois quand même l'avouer : j'avais ce petit fantasme au fond de moi, étant passionné de Gainsbourg, de faire une belle chanson française. Là, ça s'est concrétisé grâce à eux.

**Avec Daho, il y a quand même un univers commun assez romantique, voire mélancolique, et surtout cette apparente innocence qui vous caractérise.**

C'est peut-être notre point commun, d'autant que je vois très bien ça chez lui : ce côté sucré, pop, mais avec parfois beaucoup de noirceur. Je n'avais jamais fait le rapprochement avec moi, mais c'est possible : on voit souvent le petit bonhomme rigolo avec des lunettes rondes et des petits clips colorés, mais parfois il y a un peu de noirceur. La vie, c'est le contraste. Un jour tu es déprimé, c'est la merde et, le lende-

main, tu vois un pote, tu repars super heureux. C'est important pour moi d'avoir une musique contrastée : je n'aimerais pas être complètement dark ou, à l'inverse, une espèce de David Guetta « gnégné » tout le temps.

**Revenons-en au titre avec François. Paris, Berlin, Dreux, puis à nouveau Paris... *Quitter La Ville*, c'est un peu toi.**

Je me suis complètement approprié son texte, c'est vrai. Je pense qu'il s'agit d'une coïncidence mais c'est ça qui est drôle. En même temps, j'avais déjà fait *Bye Bye Macadam* ! (rires)

**Qu'est-ce qui t'a justement poussé à revenir en France ?**

J'avais l'impression d'avoir fait mon temps à Berlin. J'y étais allé pour faire un disque et je l'ai fait. D'autant que j'avais quitté Paris pour casser ma routine. Or, en trois ans passés là-bas, j'avais justement créé d'autres repaires. Mon petit plaisir, c'est de faire chaque disque dans un lieu différent. Le premier (*Spanish Breakfast*), c'était à Paris, le second à Berlin et le troisième à Dreux, à la campagne. Maintenant, je me réinstalle à Paris sans savoir exactement combien de temps je vais y rester. C'est marrant : j'avais quitté la ville parce que j'avais envie d'autre chose et là, je suis excité par l'idée d'y retourner. En plus, j'ai l'impression que tout a pas mal changé, ce qui est très agréable car je me sens complètement largué ! J'arrive presque dans les mêmes conditions qu'à mon arrivée à Berlin. C'est stimulant et étrange à la fois : c'est ma ville d'enfance et, en même temps, une ville que je dois redécouvrir.

*Creatures*

— Sortie le 9 février

On évoque souvent l'enfance pour décrire ton univers alors qu'on ne sait presque rien de la tienne. Tu as grandi où ?

J'ai passé les trois premières années de ma vie au Maroc sans en avoir de souvenir. Ensuite ma famille est rentrée en France, à Paris, où j'ai passé toute mon enfance : je suis donc un vrai titi parisien ! (rires)

À quel âge as-tu commencé à t'intéresser à la musique ?

Je me suis vite rendu compte que produire du son me rendait heureux et, avant même l'adolescence, j'étais déjà intéressé par la musique. On avait un piano à la maison, un truc tout pourri. J'adorais en faire en autodidacte. Un peu plus tard, j'ai réussi à avoir un saxo entre les mains. Je ne savais pas comment en jouer : je soufflais, du bruit sortait et j'étais content ! Il y a aussi eu les platines, lors de l'âge d'or du hip-hop français : je faisais des scratches, des potes rappers passaient enregistrer des cassettes qu'on faisait tourner au lycée... Tout a vraiment basculé quand j'ai découvert qu'on pouvait faire de la musique sur ordi. Là, un monde s'est ouvert : j'ai commencé à passer des nuits blanches à essayer de comprendre comment cela fonctionnait. Et puis tout s'est enchaîné. J'ai acheté une première machine, un synthé, une boîte à rythmes...

Le nom de ton album, c'est pour ton côté « créature nocturne » ?

Ces créatures sont mes créations, de petits êtres vivants qui sortent de mes machines et que je n'ai parfois pas l'impression de contrôler. Mais c'est vrai que j'ai été longtemps insomniaque : je passais une bonne partie de la nuit à sortir et l'autre à faire du son. Plutôt que de regarder la télé, c'est comme ça que j'occupais mes nuits. C'est ce qui me rendait heureux, en tout cas à l'adolescence. J'ai toujours cette image du soleil qui se lève à la fenêtre et moi qui arrête de faire du son pour m'écrouler.

La nuit a eu une grande place dans mes débuts en musique.

Tu fais encore des nuits blanches ?

Beaucoup moins même si cela m'arrive encore de travailler tard. Maintenant, parce que j'ai une vie de famille et un bébé, j'ai décalé ça très tôt le matin. En fait, les meilleurs moments, c'est quand je ne réfléchis pas, quand je suis dans un état second. J'ai réussi à retrouver cette sensation le matin... et c'est beaucoup plus sain ! Prendre une douche, un café, faire de la musique dans un état de semi-conscience...

Voir ses morceaux comme des êtres vivants quand on est jeune papa, c'est plutôt drôle.

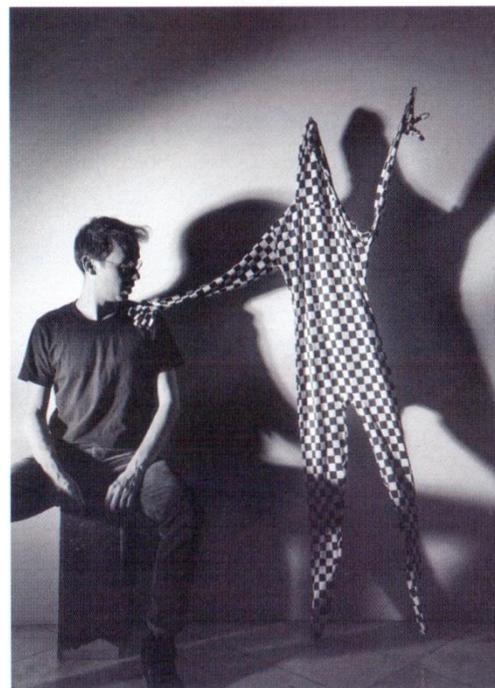
C'est clair. Il y a une vraie analogie. Mon programme, c'est faire un album, un bébé, un album, un bébé, etc. (rires)

La paternité a-t-elle changé ta musique ?

Avec le recul, quand j'écoute l'album, je me dis qu'il a dû se passer quelque chose même si j'ai aussi réussi à insuffler une énergie nouvelle sur certains titres. En fait, il y a plus de morceaux doux et beaucoup moins de morceaux dancefloor. Je m'en suis éloigné mais j'y reviendrai peut-être : je ne me suis pas transformé en musicien pop. Le fait d'être dans une « douceur permanente », d'avoir mon bébé à quatre pattes qui passait entre mes jambes pendant que je composais, je pense que ça a inconsciemment influencé mes recherches sonores.

Ton ami Vladimir Mavounia-Kouka expliquait s'inspirer d'*Alice au pays des merveilles* pour illustrer ton univers. C'est pour ça que tu as décidé d'appeler ta fille Alice ?

Je ne peux pas mentir : ça m'évoque tout de suite *Alice au pays des merveilles*. Mais ce prénom m'a aussi plu pour sa sonorité très douce et mélodique. En tant que musicien, ça compte !



LE FAIT D'AVOIR MON BÉBÉ  
À QUATRE PATTES QUI  
PASSAIT ENTRE MES JAMBES  
A INCONSCIEMMENT  
INFLUENCÉ MES  
RECHERCHES SONORES.